

Écrire pour tenter de rattraper la mémoire

Comme le murmure d'un ruisseau, de François Gantheret.
Gallimard, « nrf », 160 p.

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Numéro 213, mars-avril 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10440ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lanctôt Bélanger, M. C. (2007). Écrire pour tenter de rattraper la mémoire / *Comme le murmure d'un ruisseau*, de François Gantheret. Gallimard, « nrf », 160 p. *Spirale*, (213), 49–50.

Écrire pour tenter de rattraper la mémoire

COMME LE MURMURE D'UN RUISSEAU de François Gantheret

Gallimard, « nrf », 160 p.

par MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

Je ne sais jamais quand ni pourquoi un livre, un roman, un essai commence à entrer dans ma vie. Ou quand je commence à entrer dans la vie du livre en devenant un mot, une partie, un personnage, une idée, une couleur. Quelque chose se noue intensément, sournoisement, entre ma vie et celle du livre. Quelque chose qui tente d'échapper à la séparation, à la distinction des mondes, des temps, des espaces. L'attrait du livre se tisse peu à peu et me happe : son monde devient presque le mien ou le mien, le sien. Si j'en dois arrêter la lecture, il continue de vivre à l'intérieur de moi ; j'en poursuis les pointillés, en invente le mouvement, m'impatiente de le retrouver. Parfois, le charme prend un certain temps à s'installer. Parfois, il ne réussit pas à se créer ou encore le lien se rompt abruptement

et j'arrête la lecture. Il y a tant de livres à lire, tant de plaisirs de lecture offerts et la vie est trop courte pour s'épuiser à suivre un fil qui n'arrive pas à me saisir corps et âme. J'arrête. J'y perds souvent ainsi. Mais le détournement est irrépressible, infantile, rarement réversible.

Ce dernier roman de François Gantheret, psychanalyste français, a pris quelques pages avant de mettre en place les rets de son attraction. Mais rien qui incitait à jeter le livre. Au contraire, une énigme m'y retenait. De Gantheret, le psychanalyste, l'on connaît bien ses premiers écrits pleins d'une fine réflexion clinique et théorique. Par exemple, son travail sur *Les Menines* de Vélasquez, « Études d'un modèle perspectif en psychanalyse », paru dans la revue *Psychanalyse à l'université* (1985),

reste majeur, complétant admirablement celui de Michel Foucault dans *Les mots et les choses* (1966). Puis, toute une série de textes, près de trente, sont parus dans la *Nouvelle Revue de Psychanalyse*. Certains de ses textes seront rassemblés en deux livres : *Incertitude d'Éros* (1984) et *Moi, monde, mots* (1996). Partout, la même qualité du penseur et de l'écrivain. Partout, une incitation à la réflexion et à l'association qui nourrit la pensée psychanalytique et la fait évoluer. Je reviens souvent les lire au moment d'une impasse clinique. Au moment d'un recours théorique qui réclame une ouverture, un contrepoint, une relance, un apaisement même.

Glissant subtilement de l'écriture scientifique et psychanalytique à la littérature, Gantheret publie *Libido*

omnibus et autres nouvelles du divan (1998) qui en intéressa plus d'un. Les nouvelles amusent, font l'objet de récits entre les pairs. Bien que l'on en fasse peu état, l'inconscient — le rêve, le lapsus et le mot d'esprit l'attestent — sait être drôle. Gantheret y puise son inspiration. On attendait la suite des nouvelles tombées du divan. Des romans viendront. Si l'on comprend pourquoi un psychanalyste écrit — et encore, pourquoi cet individu silencieux sentirait-il le besoin d'écrire, le besoin d'élaborer avec et dans l'écriture? —, on peut se demander comment il en vient à écrire des romans. Les nombreuses histoires qu'il écoute et entend, celles qu'il construit et reconstruit, celles qu'il interprète ou dont il rate l'issue prennent-elles le chemin de récits ou de romans? Ou bien, comme pour Jean-Bertrand Pontalis, son ami, son

Nathalie Bujold, *More (corpus de 4)*

En Wing en Hein and More, Stride gallery, Calgary, 2001, sculpture de tissu. (60 cm h).

Photo : M.N. Hutchison



frère, son éditeur, l'écriture se rapproche-t-elle, chez Gantheret, peu à peu de lui jusqu'à y prendre chair et âme ? Je crois qu'il en est ainsi et que, depuis toujours, Gantheret est un écrivain. Le climat qu'il réussit à créer à travers les avancées savantes et les propos complexes de la psychanalyse comporte cet effleurement de la beauté qui séduit et enchante. Les romans feront, alors, plus explicitement œuvre de littérature. Après *Les corps perdus* (2004) et *Petite route du Tholonet* (2005), paraît *Comme le murmure d'un ruisseau*. Le premier roman, sombre, dur, d'une écriture très maîtrisée, se lit à bout de souffle. Avec, à l'horizon, la douleur physique et la trahison. Le second peut sembler plus autobiographique et fait part du plaisir d'écrire. Le dernier, plus lyrique, reprend des éléments de celui qui le précède : cette idée d'un retour, d'une recherche de quelque chose de perdu — un temps, un amour, une musique, un paysage — et d'une rencontre. C'est d'ailleurs le dernier mot du roman : « rencontre ». Cela aurait pu être attente. Ou mémoire.

Mémoire et sensations

Plus que le récit des êtres pris dans des îlots, des couples ou des pertes, Gantheret écrit des sensations. D'emblée, les sens sont sans cesse alertés par les mots, créant une exacerbation qui semble parfois en marge de l'histoire. Pas seulement

l'ouïe qu'on imagine présente à partir du titre, mais aussi le regard, le toucher, le goûter ; jusqu'à l'odeur de la forêt que l'on pourrait humer en même temps que la toucher ou être touché par elle. Plus que tout, la lumière suit le parcours du récit ; elle y célèbre la Nature, l'enveloppe, la découpe, marque les êtres dans leur déchirure, leurs zones d'ombres, leur secret, leur espoir. Plusieurs chapitres ont leur lot d'évocations bucoliques : le bruit des aiguilles mortes sous les mélèzes, la couleur argentée des feuilles de framboisiers, les sonorités particulières de différents oiseaux — pic, coucou, bergeronnette, geai —, celle du torrent, des bêtes qui se fauillent à travers les herbes pliant sous le vent, des vibrations d'insectes, la rugosité des écorces, « la paix sidérale des roches et du ciel », dessinent le tracé du paysage tout autant que celui de la mémoire. « *Le point de passage toujours cherché, ici parfois miraculeusement présent, entre deux mondes, entre l'intérieur et l'extérieur, entre l'orage confus des pensées et la sérénité fraîche des arbres, de la terre et de l'eau.* » Tous ces bruits, jusqu'au ru qui s'entend, n'empêchent pas que « *tout fait silence.* » À côté de ces sensations fortes données par la montagne, les alpages et la forêt, la ville, Paris, ses bruits, ses rues et ses habitants, apparaîtra vide, vidée de sa nécessité.

Il s'agit d'une histoire de *revenants*. Une histoire de souvenirs qui resurgissent, insistent et prennent forme. Alors qu'un crime, le meurtre vieux de trente ans d'une toute jeune fille, près du torrent, est resté impuni. On peut bien se perdre en conjectures à chercher le coupable ; mais nous ne sommes pas chez Agatha Christie. Et la résolution, s'il en est, sera sans intérêt. Bien que le héros, Paul, cherche à se désengluer de ses souvenirs et tente de découvrir la vérité sur ce meurtre presque oublié, il reste pris dans ses réminiscences, ses pertes, sa nostalgie. Plus fort que lui, se dresse, recouvert de secrets et de silence, un couple incestueux, sœur-frère ; Aline et Baptiste avec leur détresse, leur besoin autant physique que psychique savent, eux, se mesurer à la force de la montagne, du torrent et de la forêt. Si un patient de Paul — eh ! oui, il est psychiatre et las de l'être — lui laisse cette phrase qui l'encombre : « *Tout doit disparaître* », le couple incestueux oscille sans cesse sur cette crête entre la résistance et la disparition. Et le miracle du piano, la musique de Schubert par exemple, « comme le murmure d'un ruisseau », tentera peut-être trop facilement de venir contrer l'angoisse. L'angoisse de la solitude, des patients à écouter, du livre à écrire, de la vie à dessiner. Ce roman qui fait hommage à la nature, dans sa rugosité, sa splendeur, ses quartiers d'ombre et de lumière rend

aussi hommage à la musique : « *parce que la musique, ce n'est pas un objet qu'on garde en mémoire et dont le souvenir s'use, s'efface, la musique, c'est... la mémoire elle-même.* »

Alors, reste la mémoire. Celle qui oublie comme celle qui se souvient. Qui emmêle les temps, les visages, les paroles, les sensations. Celle qui tente de retrouver le chemin du retour. De revenir parmi les vivants. D'être plus forte que l'oubli. Celle du tableau plus ou moins maladroit des aveux entre deux femmes, Antoinette et Aline. Celle qui torture Paul et Baptiste. Celle qui affleure sous le visage et la présence de la revenante. La mémoire du corps, des baisers, des caresses ; celle de l'âme qui, elle aussi, sait pâlir et s'affadir. Celle, invisible, qui nous fait répéter sans nous souvenir. Et puis, Gantheret a sûrement raison. La musique est mémoire. Proust le savait déjà. Ailleurs, Max Dorra, dans *Quelle petite phrase bouleversante au cœur de l'être* (2005) le dit bien : « *La mémoire, partition aimantée, chambre d'échos pour les résonances innombrables qu'à chaque instant nous entendons, nous sentons. Tissu vivant, rieur et douloureux, mobile, irrattrapable : l'être. Notre être. Nous. Ce dont aucune métaphore visuelle, aucune image ne saurait rendre compte. Comment inscrire l'autre côté de la vie ?* »

ROMAN

Massacrer enfanter. Pour une genèse de la destruction

LA LUNE DANS UN HLM de Marie-Sissi Labrèche

Boréal, « Romans et récits », 251 p.

Il me vient parfois des envies de meurtre. Comme lorsque j'ai parcouru la critique consacrée au dernier roman d'une auteure que j'adore. J'enrage ; j'ai enragé, devrais-je dire, surtout parce que je me suis trouvé face à un conglomérat quasi monolithique : *La lune dans un HLM*, véritable monument érigé à la gloire (ou au désespoir) d'une enfance ravagée par la

folie maternelle. Si je dis Marie-Sissi Labrèche ; si j'ose affirmer que ses récits saignent à force d'être enfermés dans un piège à ours nous empêchant de voir — ou de lire — autre chose que de l'autofiction partout, englobante, suintant d'entre les lettres, qu'en pensez-vous ? C'est que j'ai un peu l'impression d'être en guerre contre un rejet bien confortable, dont

le centre serait un dégoût *intellectuel* pour tout ce qui touche l'intime. Ce n'est pas généralisé, mais c'est frappant. C'est tuant. Donc, j'écris à la mitraillette. Simple rempart.

Il ne sera pas question d'autobiographie. Le mot d'ordre est de rester près du texte ; autrement dit, l'analyser pour ce qu'il est avant tout : un

système construit à partir de mots, d'isotopies, d'absence(s) et de failles. Massacrer, enfanter, détruire ; c'est-à-dire déconstruire, *désécrire*, mais tout de même reconstruire. On peut faire parler *La lune dans un HLM* en partant du style, de la verve incendiaire, mais caressante, qui ébranle le lecteur. « *C'est l'histoire de Léa et de sa mère folle* » entrecoupée par

par STÉPHANE RIVARD